



Musée national de la Maison Bonaparte
Rue Saint-Charles - 20000 Ajaccio

Informations, réservations groupes :
Tel : (33) 04 95 21 43 89
Fax : (33) 04 95 21 61 32
www.musee-maisonbonaparte.fr



Musée national de la Maison Bonaparte
27 mars - 28 juin 2015



L'exil et la sincérité

À Sainte-Hélène, Napoléon évoque la Corse

Photographies d'Olivier Roques Rogery
Textes de Napoléon Bonaparte

Conception T'ÉVENT.COM 04 95 10 70 74 www.eventcom.fr



L'exil et la sincérité

À Sainte-Hélène, Napoléon évoque la Corse

Photographies d'Olivier Roques Rogery
Textes de Napoléon Bonaparte

Lors de son exil à Sainte-Hélène, Napoléon ressent bien qu'il quitte peu à peu la société des hommes pour entrer dans le mythe. Curieusement, il cherche alors moins à séduire et à manipuler ceux qui l'entourent. L'Empereur va s'éloigner peu à peu des aménagements qu'il pouvait apporter naguère à la réalité pour amener ses interlocuteurs à ses vues, et s'en tenir aux faits, ils se suffisent :

« *Quel roman que ma vie !* »

L'exil à Sainte-Hélène est le temps de la sincérité, notamment à l'égard de ses origines corses, de l'ascension sociale de sa famille, de ses rêves d'enfant, de ses projets d'adolescent et de ses ambitions d'homme adulte. Il porte sur la Corse un regard d'une acuité étonnante qui réunit le souvenir de l'expérience politique paolienne, de l'engagement de ses parents et de la justification des choix qu'a faits sa famille. L'abandon progressif du parti de Paoli pour se rapprocher des Français fait l'objet d'une attention particulière. Il le remet à sa juste place : c'est au prix de ce retournement radical que l'Empereur et même son père Charles, à une moindre échelle, ont réussi leur ascension.

Pourtant, quelle nostalgie de cette époque héroïque et passionnante lorsqu'il se remémore sa mère Letizia ! Et l'on sent bien que l'isolement du petit Corse à Brienne n'était dû ni à son accent (en dépit du fameux *La paille au nez*, tous les jeunes provinciaux avaient alors les accents très marqués de leur province) ; ni à sa pauvreté (il prétend qu'avec une pension annuelle de douze cents francs, il était parmi les élèves-officiers les plus aisés). Non, sa différence, c'est qu'à l'adolescence il concentrera toute son énergie dans la soif d'apprendre :

« À l'âge de la puberté, Napoléon devint morose, sombre ; la lecture fut pour lui une espèce de passion poussée jusqu'à la rage ; il dévorait tous les livres. »

Mais aussi, on le lit en filigrane et ceux qui l'ont côtoyé l'ont confirmé, c'est d'avoir eu son enfance bercée des hauts faits des Corses avant Ponte-Novu, dont avec son projet d'*Histoire de la Corse* et son goût boulimique pour la lecture, il ressassa les événements surtout avant et après l'Empire.

Ces hauts faits, l'évocation émue de sa mère Letizia suffit à les faire renaître :

« Madame, lors de la guerre de la liberté en Corse, partagea souvent les périls de son mari, qui s'y montra fort chaud. Elle le suivit parfois à cheval dans ses expéditions, spécialement durant sa grossesse de Napoléon. Madame avait un grand caractère, de la force d'âme, beaucoup d'élévation et de fierté. »

Il donne ainsi lui-même la réponse à sa question : comment fils d'un juriste a-t-il eu de telles dispositions pour le métier des armes ? Il oublie pourtant que son aïeul *Francesco il Mauro*, était venu de Sarzane en Corse comme capitaine, à la demande des Génois.

En revenant sur les derniers mois qui avaient précédé sa naissance, il admit le courage, la force d'âme qu'avait alors déployés sa mère : « Les pertes, les privations, les fatigues, elle supportait tout, bravait tout, c'était une tête d'homme sur un corps de femme. »

« La guerre civile de Corse et ensuite la française, au milieu de laquelle j'ai été élevé et dont j'ai tant entendu parler dans ma jeunesse m'ont donné beaucoup d'idées sur les peuples conquis. »

Lorsqu'il décrit sa famille, ses parents bien sûr, mais aussi ses frères et sœurs et l'inénarrable oncle Luciano, on est surpris : quelle famille banalement, authentiquement corse, en même temps que se lisent les prémices de leur fulgurant destin.

Avec quelle pertinence il juge les siens, passant d'un verdict définitif à une affection toujours renaissante :

« **Il est sûr, du reste, continuait l'Empereur, que j'ai été peu secondé des miens, et qu'ils ont fait bien du mal à moi et à la grande cause...** »

Mais après tout, concluait-il, ils étaient bien neufs, bien jeunes, entourés de pièges et de flatteurs, d'intrigants de toute espèce...

Ajoutez qu'en dehors de la tourmente politique, nous nous aimons. Pour moi, je n'ai jamais cessé un instant de me sentir le cœur d'un frère. **Je les ai tous aimés, et je crois bien qu'au fond ils me l'ont tous rendu...** »

À Sainte-Hélène, Napoléon sait se faire l'anthropologue de la Corse, à une époque où rares sont les regards aussi sincères de ses compatriotes :

« Ailleurs on dit qu'on est riche, qu'on est noble, qu'on est instruit. En Corse, on se vante qu'on a beaucoup de parents, c'est là ce qui rend un homme recommandable ou à craindre. La grande menace d'un Corse : Je suis fils de quatre cousins, c'est-à-dire : j'ai des parents, des frères et des neveux. »

« Ma mère alla à sa noce accompagnée de ses cinquante cousins germains ; beaux hommes et forts. »

Un regard privé de la science que l'on trouvera bien plus tard dans le *Harem et les cousins* de Germaine Tillon, ou les recherches des anthropologues italiens en Sardaigne, (Gallini, de Martino...) dans les années 50. Et une manière de regarder sa propre culture de loin, non pas comme s'il appartenait lui-même à une culture différente, ainsi que le propose Claude Lévi-Strauss, mais en se remémorant son passé corse à l'aune de son expérience parisienne et européenne. Une sorte de *regard éloigné*, pour évoquer une fois encore Lévi-Strauss, une Corse bien éloignée de Sainte-Hélène...

Mais l'Empereur sait aussi manier l'humour :

« Par un sentiment contraire, Napoléon, dans ses premières années, déclamaient constamment contre les chèvres, qui sont nombreuses dans l'île, et causent de grands dégâts aux arbres. Il voulait qu'on les extirpât entièrement. Il avait à ce sujet des prises terribles avec le vieil archidiacre son oncle, qui en possédait de nombreux troupeaux et les défendait en patriarche. Dans sa fureur, il reprochait à son neveu d'être un novateur, et accusait les idées philosophiques du péril de ses chèvres. »

Néanmoins, il sait parler de certains traits de la société corse sans les clichés que nos journalistes d'aujourd'hui aiment à produire... Ainsi, jamais il n'utilise le terme, inconnu en Corse, d'*omerta*.

« Dans une affaire où un Corse était persécuté pour avoir porté à manger et secouru son cousin poursuivi par la justice, il tint ce raisonnement :
- Si en France, un fils secourait son père, le poursuivriez-vous ?
- Non.
- Puisque la loi ne connaît pas d'infraction (dans ce cas), les préjugés, chez vous, permettent à un fils de secourir impunément son père. Chez nous, l'usage va plus loin : il s'étend jusqu'aux cousins.

Sa franchise parla en sa faveur et le Corse fut relâché. »

Le regard que Napoléon porte au soir de sa vie sur la Corse, dans le cadre oppressant de cet exil du bout du monde, n'est pas celui d'un enfant qui a oublié la Corse à neuf ans, en partant pour Brienne. C'est au contraire celui d'un homme qui connaît bien son île, notamment pour y avoir passé une bonne partie de la Révolution et pour avoir été bercé par le récit sans cesse renouvelé de la « Guerre de la liberté ». L'île est le ciment qui le relie à sa phratricie, à sa famille pourtant éclatée aux quatre coins de l'Europe ; elle est aussi le berceau à partir duquel il peut retisser le récit de son incroyable destin.

L'exil de Napoléon à Sainte-Hélène est celui de l'absolue sincérité d'un homme qui a ses triomphes derrière lui : « Mais n'importe, si je suis déchu de ma puissance, je ne le suis pas de ma gloire : je conserve mes souvenirs », et qui gravit les marches de la légende en se remémorant ses origines.

Jean-Marc OLIVESI
Conservateur en chef
Musée national de la Maison Bonaparte